



Si j'avais su...

30<sup>e</sup>  
édition la Nouvelle  
en Mille Mots

Le trentième palmarès de  
la Nouvelle  
en Mille Mots

Si j'avais su...

organisé par la Médiathèque Villa-Marie  
Direction de l'Action Culturelle

a été décerné le samedi 24 mai 2025

par Madame Martine PETRUS-BENHAMOU,  
Première Adjointe au Maire,  
Déléguée aux Affaires Culturelles  
et au Patrimoine Historique

sous la présidence d'honneur de  
Monsieur David RACHLINE  
Maire de Fréjus

Les organisateurs remercient  
la Librairie Charlemagne,  
partenaire du Concours de la Nouvelle en Mille Mots,  
pour l'attribution de lots aux finalistes lors de la  
proclamation du palmarès.

# Sommaire

---

Préface de Zoé BRISBY

Présidente des Jurys Adulte et Jeunesse ..... p. 7

## CONCOURS ADULTE

### 1<sup>er</sup> PRIX ADULTE

Florence RICCI pour *Une voisine* ..... p. 10

### PRIX DE L'ORIGINALITÉ

Laurence BORRY

pour *De prodigieuses connaissances* ..... p. 15

### PRIX DU LIBRAIRE CHARLEMAGNE

Anne-Marie LECLERC pour *Souvenirs de Gustave* ..... p. 20

## CONCOURS JEUNESSE

### PRIX DES LYCÉENS

Naïs LAPORTE pour *Là où on ne voit que les yeux* ..... p. 26

### PRIX DES COLLÉGIENS

Zoé SALINAS pour *Foutu jeudi* ..... p. 31

### COUP DE COEUR DE LA PRÉSIDENTE

Lina ZINGHINI pour *Une fausse bonne idée* ..... p. 36

### PRIX DU LIBRAIRE CHARLEMAGNE LYCÉENS

Sixtine VAZEL pour *Coeurs* ..... p. 41

### PRIX DU LIBRAIRE CHARLEMAGNE COLLÉGIENS

Thaïs MONCOMBLE pour *Le poids du temps* ..... p. 46



## CONCOURS ADULTE

### **Le jury Adulte était composé de :**

Madame Zoé BRISBY, autrice et Présidente du jury ;

Madame Martine PETRUS-BENHAMOU, Première Adjointe, Déléguée aux Affaires Culturelles et au Patrimoine historique, Ville de Fréjus ;

Madame Christine ORTUNO, Directrice de l'Action Culturelle et de la Médiathèque, Ville de Fréjus ;

Madame Laurence LLORCA, Professeure de Lettres, Ministère de l'Éducation Nationale ;

Madame Béatrice REISS, Psychologue, Autrice et Présidente de l'association Les Amis de la Langue Française ;

Madame Christiane LANDRY, Principale Honoraire et Secrétaire de l'association Les Amis de la Langue Française ;

Monsieur Alain DROGUET, Conservateur général du Patrimoine Honoraire, Président de la Société d'Histoire de Fréjus et sa Région ;

et l'équipe de la librairie Charlemagne de Fréjus.

## **Préface de Zoé BRISBY**

Présidente des Jurys Adulte et Jeunesse

---

Si chaque roman est un voyage, chaque nouvelle est une épopée. Il faut embarquer le lecteur dès la première ligne. L'auteur doit dérouler le fil de son intrigue et nous embarquer avec lui.

Comme pour toute histoire, il faut un début, un milieu et une fin. Celle d'une nouvelle doit être surprenante. En mille mots, nous devons être transportés, émus et surpris. Quel défi !

Un challenge relevé avec brio par les finalistes du concours de cette année 2025 que j'ai eu l'honneur de présider.

J'ai eu à cœur de récompenser les nouvelles dont la qualité narrative se doublait de valeurs fortes et engagées. Le rôle d'un écrivain est de divertir certes, mais aussi d'avertir. De porter un regard bienveillant mais lucide sur le monde actuel. Les lauréats de cette année traitent de sujets de fond et contemporains.

Imposer un thème est toujours compliqué. Il s'agit de donner un cadre tout en ouvrant une fenêtre sur l'imaginaire. « Si j'avais su » invite à la nostalgie, à la prise de recul et au regret. Se tromper, comprendre son erreur, pardonner ou se pardonner, recommencer, faire mieux.

Les finalistes se sont parfaitement emparés de toutes ces thématiques. Ils les ont faites leurs et ont imaginé des personnages émouvants ou truculents, des histoires dans l'Histoire et même dans le futur... Une imagination à foison qui, dans un monde qui lit de moins en moins, nous rassure sur l'avenir de la littérature.

Une mention spéciale pour les nouvelles "jeunesse", écrites par des collégiens et des lycéens. Si j'ai été touchée par la qualité des récits proposés, j'ai particulièrement été sensible à la profondeur des thèmes traités. Il est étonnant, et sans doute un peu triste, que nos jeunes soient déjà sujets aux regrets. Comment à 12, 15 ou 18 ans comprendre la douleur d'une vie gâchée ? De rêves jamais réalisés ? Et pourtant, les jeunes se sont montrés brillants ! Encore un espoir pour l'avenir du livre et de la pensée.

Vous allez maintenant découvrir le palmarès. Il est le fruit d'un méticuleux travail de la part des médiathécaires de la ville de Fréjus que je remercie pour leur implication. Le jury s'est montré passionné et passionnant. Nous avons débattu, argumenté chacun de notre côté pour défendre les nouvelles qui nous tenaient le plus à cœur, preuve du plaisir que nous avons eu à découvrir ces textes et du sérieux avec lequel nous les avons étudiés.



Je tiens à remercier la ville de Fréjus ainsi que la médiathèque Villa Marie pour son accueil si chaleureux.

Je vous laisse maintenant découvrir les nouvelles lauréates en espérant qu'elles vous transporteront et vous feront dire « Si j'avais su, j'aurais participé ». Il n'est jamais trop tard ou trop tôt, le concours de 2026 vous tend les bras.

Bonne lecture !

**Zoé BRISBY,**  
le 3 juin 2025

# Une voisine

1<sup>er</sup> prix Adulte

---

Elle était quelconque. Ni belle, ni moche, et pourtant elle m'inspirait ce je ne sais quoi de très étrange...

Au début, quand je la croisais, je ressentais une espèce d'aura, comme si à elle seule elle incarnait le monde entier.

Il y avait un mystère en elle, et je ne comprenais pas si ce mystère s'inscrivait dans le passé, ou s'inscrirait dans le futur.

Le jour où j'ai discuté avec elle pour la première fois, tout l'attrait que j'avais pu lui trouver disparut instantanément.

Elle n'était que « nounou », certes dans une bonne famille de New York, mais ni plus ni moins. Elle me livra les détails de ses journées auprès des enfants dont elle avait la charge. Des journées qui me parurent interminables et d'une transparente banalité.

Elle semblait aimer son métier. Pourtant, lorsqu'elle l'évoquait, son regard se portait au loin, ailleurs. Pourquoi n'ai-je jamais eu le réflexe de lui poser des questions sur cet ailleurs ? Étais-je à ce point égoïste ? Ou était-ce une véritable indifférence à son existence et à sa personne ?

Au lieu de suivre mes premières intuitions, ces premières sensations qui faisaient d'elle une femme différente, j'ai préféré l'écouter d'une oreille par politesse, parfois même par compassion, pour une vie qui me paraissait si fade.

Plusieurs fois, elle m'invita à prendre le thé, sans doute pour entretenir des rapports de bon voisinage et sûrement aussi pour rompre un peu sa solitude. Nous avions une différence d'âge qui nous rassura très vite tous deux sur nos intentions qui étaient plus que louables. Elle accompagnait son thé de succulents biscuits faits maison. Aujourd'hui, j'ai honte lorsque je pense que je ne partageais ces moments que par pur intérêt gustatif. Je ne la regardai pratiquement jamais dans les yeux, alors que j'avais devant moi, sans le comprendre, un regard unique, une perception des choses intemporelle.

Se serait-elle livrée autrement si je lui avais un tant soit peu accordé une écoute bienveillante ? Elle n'en demandait sûrement pas plus.

J'ai bien sûr réagi comme il se devait lorsqu'elle évoqua quelques fois son enfance, en partie en France. Elle fut séparée de son frère, qui fut élevé par ses grands-parents à la séparation de ses parents, tandis qu'elle était restée auprès de sa mère, venue s'installer en Amérique. Je mimais un semblant de tristesse en léchant mes doigts au goût biscuité.

Je n'étais pas un être sournois, ni méchant, mais, à cette époque, mon ambition prenait le pas sur mon empathie, elle dévorait tout. Je ne pensais qu'à ma carrière de juriste, et ma voisine était probablement la seule personne que je côtoyais sans attendre d'elle qu'elle serve mes ambitions.

Je ne fréquentais, en effet, que du beau monde et des femmes à la beauté indéniable. Je n'avais pas encore compris à cette époque, que la beauté n'est pas toujours ce que l'on voit de l'autre, mais dans ce qu'il nous fait voir... Rien ne se révéla plus vrai par la suite que pour ma voisine.

Elle m'avait parlé d'une tante, chez qui elle avait séjourné avec sa mère, passionnée de photo. Quand j'y repense, elle m'avait laissé entrevoir tant de chemins, dans lesquels je n'ai pas su ou pas voulu, par manque d'intérêt, m'engouffrer.

Plusieurs fois, j'ai vu son appareil photo posé ça et là dans son modeste appartement, comme un indice, dont elle a peut-être attendu que je m'empare, de honte d'évoquer une passion dont je pourrais me moquer. Il n'avait pas pu lui échapper lors de nos conversations, ma critique facile des autres et surtout des passe-temps artistiques que je considérais, alors, futiles et d'aucun intérêt.

On ne peut changer le cours des choses et pourtant, je ne peux m'empêcher de penser que j'aurai pu changer le destin de cette femme, qui

avait un talent bien plus grand que de cuisiner de bons biscuits.

Avait-elle attendu que je pose une question, en la croisant, son appareil photo autour du cou ? Ou préférait-elle savourer cette autre vie à l'abri de tous, jonglant entre rêve et réalité ?

Je ne le saurai jamais. Mais je me souviens très bien de ce qui mit fin à nos rencontres, de la stupidité dont je fis preuve et dont il me restera pour toujours le goût amer de la honte et du regret.

Je savais qu'elle vivait de revenus modestes, et cela ne me dérangeait pas tant que je pouvais me régaler de ses délices sucrés et que nos mondes restaient bien parallèles.

Aussi, le jour où elle osa, non sans hésitations et sans rougir, me demander de lui prêter de l'argent pour un projet qui lui tenait à cœur, jeune arrogant que j'étais, je ne cherchai même pas à comprendre et je claquai sa porte une dernière fois.

Vivian Maier est aujourd'hui reconnue de tous dans le monde entier comme une très grande photographe. Une photographe de l'ombre, dont le talent n'a pu être révélé que bien trop tard, après sa mort.

On retrouva des milliers de clichés et de négatifs, et l'on suppose que Vivian, vivant modestement,

ne put les faire développer en raison d'un manque d'argent.

Je fus anéanti par cette découverte, et bien plus encore le jour, ou, arpentant une exposition photo, je me découvris sur un des clichés, en vue plongeante, en bas de chez moi. Me revint alors l'odeur d'un parfum que ma mémoire avait imprimée quelque part sans le savoir, celle d'un biscuit dont jamais je n'ai retrouvé la saveur.

Mille mots ne sauraient faire l'éloge de votre talent. Si j'avais su... Je suis entré plusieurs fois chez vous, Vivian, mais je suis resté sur le palier de votre vie.

**Florence RICCI**

# De prodigieuses connaissances

## Prix de l'originalité

---

Ce rez-de-jardin, je l'ai attendu six mois.

Six mois à éplucher des petites annonces pas toujours très honnêtes, six mois à chercher mon futur lieu de travail avec petit jardin pour mon bien aimé Alphonse, le chat de ma vie.

Huit ans déjà qu'il partage mon existence de célibataire pas toujours endurcie et se montre très compréhensif les soirs d'acte charnel. Dans ces moments-là, Alphonse le magnanime se cache toujours pour ne réapparaître qu'au petit matin. Ce chat est la perfection incarnée, moi, un peu moins.

Je suis brocanteur.

J'aimerais bien pouvoir écrire « brocanteuse », mais à ma connaissance, ce mot n'existe pas encore et je n'ai aucune rancune à l'encontre du dictionnaire. Brocanteur, brocanteuse, qu'est ce que ça change finalement puisque l'essentiel est ailleurs.

L'essentiel, ce sont mes prodigieuses connaissances que j'ai toutes acquises sur le tas bien que je déteste cette expression ridicule, car de quel tas parle-t-on au juste ?

Tas de feuilles, de sable, d'amis ou d'ennuis ?

Je n'ai à vrai dire ni diplôme ni tampon académique, mais seulement mon expérience, panachée d'une dose colossale de curiosité personnelle.

Mes armes fatales sont la patience et l'anticipation, avec de temps en temps mais de plus en plus

rarement une ou deux salles de ventes, qui font passer la Bourse de New York pour un enfant de chœur et moi, pour une godiche sans-le-sou à quelques centimes près.

Oui, je ne roule pas sur l'or et suis plutôt un Harpagon contrarié, catégorie poids plume.

Mais brisons là.

Si je n'ai pas toujours l'argent nécessaire pour acheter le fauteuil qui fera mouche ou le trumeau orné d'une scène galante que certains de mes clients achèteraient rubis sur l'ongle, je suis laborieuse et n'ai jamais reculé devant des levers aux aurores pour déballer mes perles rares et tenter de dénicher au passage chez mes voisins de tréteaux tout juste installés d'improbables trésors emmaillotés dans leur papier journal de circonstance.

Je traque, je chine et déshabille des merveilles dans une cour des miracles, rescapés du temps.

Je trouve et je revends, car l'idée mathématique et pragmatique est de survivre aux tempêtes économiques que mon fidèle et indéfectible porte monnaie traverse de concert avec mon métier fait de bric et de broc.

Ce job ne fera jamais de moi un millionnaire, je le sais, mais son concept très simple est néanmoins de revendre beaucoup plus cher que je n'ai acheté, sinon, c'est le naufrage assuré de mon Titanic personnel et la fin des croquettes de luxe pour Alphonse, autrement dit, « le » scénario d'apocalypse pour notre petit couple réglé comme du papier à musique.



Mais depuis notre emménagement, tout a changé : quarante mètres carrés, beaucoup d'étagères, belle hauteur sous plafond, de l'espace pour plusieurs tables et quelques fauteuils. Alphonse le sybarite est d'accord avec moi : ce rez-de-jardin est un palais, une pépite pour ses journées passées sur des coussins moelleux que seuls des clients outrecuidants osent interrompre de leur curiosité émoustillée.

Mais ce chat exceptionnel à la robe dorée comme un croissant tout juste sorti du four, ne se contente jamais dans ces cas-là de dérouler telle une salutation au soleil son dos de gros matou tout juste réveillé.

Non.

Alphonse fait bien plus que ça et réoriente mes clients tel un GPS commercial dernière génération, vers un objet de grande valeur.

Ce chat est mon meilleur commissaire priseur et lui et moi nous concentrons sur notre nouvel objectif : gagner plus d'argent qu'auparavant.

Comment ?

Par une mise en scène plus flamboyante.

Meilleurs éclairages, association par couleurs et non par époques, mise en bouche chromatique assortie de bouquets de fleurs et boîtes de chocolats.

Bref, le grand jeu.

Ma boutique est désormais plus qu'une boutique, elle est une caverne d'Ali Baba revue et corrigée par une fée soucieuse du bien-être de ses clients dont les plus riches mordent à l'hameçon depuis

deux mois déjà, ensorcelés par mes coupes de champagne petits fours assortis.

Nouveau lieu, nouvel enjeu, plus de méthode, plus de chiffre d'affaires.

J'en veux pour illustration ma belle cliente américaine du mois de janvier, copie presque conforme d'Audrey Hepburn dans « Diamants sur canapé », lunettes et chignon en moins.

Hollywood venait d'entrer dans ma boutique.

La belle cherchait un vase, mais n'avait pas d'idée vraiment précise sur ses attentes, ou plutôt, si.

Elle cherchait un coup de cœur, autrement dit, l'objet qui ferait momentanément d'elle la femme la plus heureuse du monde et c'est ainsi que dans le recoin droit de mon nouveau refuge, elle remarqua un petit vase d'un vert profond, presque saturé, orné de deux anses évidées aussi translucides et irisées que les ailes d'une chrysope verte.

« Quelle merveille » me dit-elle dans un français approximatif.

« Cent euros vous conviendrait-il chère madame ? » me dit-elle cette fois-ci de ses yeux bleus sans nuage.

« Cent cinquante et il est à vous » lui dis-je mes yeux dans les siens, sans la moindre négociation possible à l'horizon.

« D'accord » répondit-elle d'un air enjoué, me tendant de sa main droite gantée de velours noir sa carte bancaire d'une autre planète.

J'emballai le petit objet dans une abondance de papier journal et de plastique à bulles - le préféré d'Alphonse après le velours cramoisi - et c'est ainsi que le singulier petit vase quitta notre nouveau royaume, sous l'œil satisfait et rasséréné d'Alphonse l'épicurien.

« Vendu » me dis je, « Il faut fêter ça » me dis-je bis, avant d'engloutir sans la moindre arrière-pensée trois quatre chouquettes au sucre délicieusement perlé.

« Je suis comblée » pensais-je en cet instant très précis avant d'apprendre quelques semaines plus tard au détour d'une conversation professionnelle qu'un petit vase Art nouveau s'était vendu plus de cent mille dollars à Londres !

Mon petit vase !

Incrédule, plus bancal tout à coup qu'une vieille armoire Louis XIII et désarçonnée par mon tas de connaissances incomplètes au grand désespoir d'Alphonse tous poils hirsutes, je me dis que si j'avais su....

**Laurence BORRY**

# Souvenirs de Gustave

Prix du libraire Charlemagne Adulte

---

Je suis collecteur d'histoires.

Je vais de maison de retraite en Ehpad pour collecter les histoires de vie.

Depuis plusieurs mois, je rencontre régulièrement Gustave dans son Ehpad.

Gustave est un très vieux monsieur dont personne ne connaît l'âge ni l'histoire.

Gustave ne sait plus qui il est car Gustave a la maladie d'Alzheimer.

Gustave ne me reconnaît pas d'une fois sur l'autre car il ne vit plus dans le présent mais dans le passé. Dans son histoire.

Selon le lieu où l'on se trouve, dans sa chambre, dans le jardin, dans le salon de l'Ehpad, son récit a un thème différent mais il commence toujours de la même façon « Si j'avais su... ».

Ce jour-là, nous étions dans le salon, la pluie crépitait sur les vitres et de temps en temps le tonnerre grondait.

“Si j'avais su, je n'aurais jamais signé ce foutu papier. J'étais jeune, trop jeune et plein de rêves utopiques. Comme tous les jeunes de cette époque-là, je rêvais de gloire, et de liberté. Alors je suis parti, comme tant d'autres, la fleur au fusil.”

Et puis Gustave se tait. Ses yeux se fixent. J'imagine le fil de ses souvenirs. Ses lèvres bougent dans un murmure : "Les gens dans les tranchées. Le froid, la faim, la peur qui vous prend aux tripes. Le bruit incessant des canons, la nuit, le jour. Les combats, la mort partout. Les copains gisant dans la boue, défigurés, sans bras, sans jambes. Les cris de souffrance. Les prières pour que tout s'arrête. Et puis un bruit intense, un éclair et le trou noir. Les semaines à l'hôpital, la douleur, les soins. Les voisins de lit qui partaient, certains pour toujours, d'autres pour rentrer chez eux. Moi aussi je suis rentré chez moi, à moitié paralysé du côté gauche mais vivant et comme m'a dit mon père "prêt à travailler à la ferme."

Les larmes coulent le long des joues ridées de Gustave.

Comme il faisait doux, nous étions dans le parc. Un beau soleil de printemps réchauffait son corps recouvert d'une couverture. Les fleurs éclataient dans les massifs. Les oiseaux nous berçaient de leurs chants.

"Si j'avais su j'aurais épousé Madeleine. Madeleine, elle était jeune et belle. Elle croquait la vie."

A ces souvenirs, les yeux de Gustave brillent de malice et de joie.

"Madeleine, elle aimait les promenades dans les bois, les secrets entre nous, les instants tendres

et fous. Et le rire de Madeleine ! Il vous emportait comme une cascade de bonheur.

Madeleine, elle ne voyait pas mon côté estropié seulement ma gentillesse, ma tendresse. Moi j'aimais sa vivacité d'esprit, son enthousiasme. Nous faisions des projets. On se voyait déjà dans notre maison, entourés de nos enfants - cela faisait rire Madeleine quand nous parlions d'enfants !

Madeleine, je l'ai demandée en mariage. J'avais acheté la bague, la date était fixée mais mon père n'a jamais voulu que je l'épouse sinon il m'aurait déshérité. Et moi j'ai obéi..."

Gustave ne s'était jamais marié, il n'avait jamais eu d'enfants. Il avait passé sa vie avec ses parents, sous l'autorité de son père.

Un jour de brouillard, où nous étions dans sa chambre, décorée de quelques photos jaunies, il a parlé de sa maison qu'il avait quittée depuis plusieurs années

"Si j'avais su... J'aurais fait des travaux dans cette vieille bicoque. J'aurais investi le peu d'argent que j'avais pour acheter du matériel et j'aurais fait prospérer la ferme. J'aurais augmenté le troupeau, cultivé des céréales. Au lieu de cela, j'ai trimé toute ma vie à essayer d'arracher quelques légumes de cette terre aride pour pouvoir nourrir mes parents, sous l'autorité paternelle. Quand mon père est mort, j'étais déjà trop vieux pour investir dans quoi que ce

soit. Petit à petit la maison est tombée en ruine et je suis parti. Mais pour aller où... je ne me rappelle pas. “

En fait Gustave avait été retrouvé hagard près de sa ferme en flammes. Personne ne savait et ne saurait jamais ce qui s'était passé. Il avait été amené à l'hôpital puis à l'Ehpad où il habitait maintenant depuis plusieurs années.

Ce matin-là, alors que son regard fixait l'écran de la télévision sur lequel jouaient des enfants, Gustave murmura en tournant sa tête vers moi.

“Si j'avais su, j'aurais appris mes leçons quand j'étais à l'école au lieu de faire l'école buissonnière. J'aurais appris à bien écrire, à bien lire et à bien compter. J'aurais pu faire de grandes études. J'aurais pu devenir un « monsieur » comme vous.

Si j'avais su que la vie passait si vite...”

Ce jour là, Gustave n'en dit pas plus. Je m'éclipsai discrètement en le laissant à ses souvenirs auxquels je n'avais plus accès.

Plusieurs jours plus tard, je revins à l'Ehpad pour montrer à Gustave la production de mes écrits. J'arrivais dans la chambre de Gustave. La chambre était vide, rangée. Les draps avaient été enlevés. Les photos retirées du mur. Gustave était parti pour toujours. Seule une photo était posée sur la table de chevet. Une belle jeune femme souriante dans sa robe à fleurs. Au dos était écrit “Madeleine juin 1920”.

Si j'avais su... Si j'avais su que tu partirais si vite, j'aurais dû te dire que Madeleine t'avais aimé, qu'elle ne s'était jamais mariée mais qu'elle avait eu un fils dont elle était très fière et qui te ressemblait et qu'elle ne t'avait jamais oublié. Que j'étais ton petit fils et que pendant des mois, tu m'avais raconté MON histoire.

Adieu papy !

**Anne-Marie LECLERC**



# CONCOURS JEUNESSE

## Le jury Jeunesse était composé de :

Madame Zoé BRISBY, autrice et Présidente du jury ;

Madame Martine PETRUS-BENHAMOU, Première Adjointe, Déléguée aux Affaires Culturelles et au Patrimoine historique, Ville de Fréjus ;

Madame Christine ORTUNO, Directrice de l'Action Culturelle et de la Médiathèque, Ville de Fréjus ;

Madame Filippine VANBELLE, Directrice Adjointe de la Médiathèque et Responsable de l'Espace Jeunesse, Ville de Fréjus ;

Madame Christine DENEL, Professeure documentaliste, Chargée de mission Lecture, Ministère de l'Éducation Nationale ;

Madame Laurence LLORCA, Professeure de Lettres, Ministère de l'Éducation Nationale ;

Madame Rachel LUPPINO, Directrice de la librairie Charlemagne de Fréjus ;

et l'équipe de la librairie Charlemagne de Fréjus.

# Là où on ne voit que les yeux

## Prix des lycéens

---

Aïsha lui demanda en persan si elle comptait la suivre. Son amie la regardait, perdue, à travers l'entrebâillure de la porte de derrière. Elle ouvrit la bouche, hésitante. Il lui semblait que le temps s'écoulait au ralenti, et pourtant elle entendit bientôt son mari claquer la porte d'entrée. Elle sut qu'elle avait mis trop de temps à se décider, qu'il était désormais trop tard. Sous son voile, elle hocha négativement la tête à l'intention de son amie qui soupira doucement dans un mélange d'inquiétude et de compassion. Noor la rassura dans la même langue en justifiant son choix.

- Peut-être que les morts vont cesser. Ce ne sera pas comme la dernière fois, j'en suis sûre.

- Si tu le dis. Mais n'oublie pas que ce sont des terroristes avant d'être nos sauveurs.

Noor soupira.

- Fais attention à toi sur la route, ils sont partout. Ils essayent d'attraper les traîtres ou les fuyants à la frontière.

- T'en fais pas pour moi, c'est plutôt toi qui auras besoin de courage, je le sens, répondit Aïsha.

Elles se regardèrent en silence un bref instant, se transmettant par le regard tout ce qu'il serait impossible d'exprimer avec des mots.

- Tu m'écriras ? s'inquiéta Noor.

Sa main serrait la poignée de la porte si fort qu'elle en avait les mains moites.

- Bien sûr, dès que j'en aurai l'occasion.

Noor entendit son mari l'appeler depuis la cuisine et se retourna pour lui dire qu'elle arrivait. Lorsqu'elle se tourna une dernière fois vers Aïsha, elle remarqua que celle-ci avait disparu. Elle aperçut son voile onduler au loin avant de disparaître dans une rue, comme un fantôme du passé.

*« Le chef suprême des talibans a donné l'ordre de ne plus construire de fenêtres qui donnent sur des pièces occupées par des Afghanes, et d'obstruer les ouvertures existantes en construisant des murs. Les intégristes islamistes au pouvoir en Afghanistan entendent ainsi empêcher des "actes obscènes"... »*

La voix du journaliste européen résonnait dans la cuisine, sortant de la petite radio posée sur la table. Noor, voilée de la tête aux pieds, essayait de comprendre ce qu'il disait en se remémorant le peu d'anglais qu'elle avait appris lors de sa très courte éducation scolaire. Elle était à l'intérieur de chez elle, mais la seule partie de son corps visible restait ses magnifiques yeux bruns. Son regard fixé sur la radio était concentré et rougi, témoignant de pleurs à répétition. Personne n'expliquait aux femmes la situation politique du pays, on leur listait

simplement ce qu'elles ne pouvaient plus faire, en rajoutant chaque fois une loi plus restrictive que la précédente. C'est pour cette raison que Noor avait volé cette radio dans une poubelle en allant jeter les ordures : son seul moyen de ne pas vivre dans l'ignorance du monde extérieur.

Elle entendit soudain des pas monter les marches et éteignit rapidement l'appareil, avant de le cacher au fond d'un placard où personne n'irait jamais regarder. Son mari entra dans la cuisine et la salua avant de poser le courrier sur la table. Il se rendit dans le salon, décidé à s'occuper des papiers plus tard. C'était le signe que Noor attendait. Lorsqu'il sortit de la pièce, elle se rua sur les lettres entassées et fouilla. Que cherchait-elle exactement ? Elle n'était même plus sûre de le savoir elle-même. Une écriture familière ? Une adresse localisée hors du pays ? Cela faisait bientôt quatre longues années qu'elle vérifiait le courrier tous les jours, attendant désespérément un signe de vie, celui de la promesse faite sous la brise de l'urgence.

Ce jour-ci, le vent avait tourné. Elle trouva, au milieu du tas, une enveloppe au papier jauni qui semblait venir de bien loin pour avoir autant souffert. Elle la fixa durant de longues secondes, comme persuadée que c'était un mirage. Prenant finalement conscience qu'elle tenait bien entre ses mains le plus beau cadeau que l'univers ait pu lui faire, elle cacha frénétiquement la lettre sous sa burqa et se réfugia dans la chambre pour la lire. Elle

la décacheta avec des gestes maladroits, les mains tremblantes, pressée d'en découvrir le contenu. Néanmoins, elle déplia la feuille blottie à l'intérieur avec une extrême précaution : par peur de l'abîmer, ou craignant qu'elle ne s'évapore comme un rêve.

*« Noor, ma vieille amie,*

*Je sais que j'ai mis plus de temps que prévu à te donner de mes nouvelles. Rassure-toi, je suis bien en vie, je me suis réfugiée en Europe. Le trajet a été dur, mais je n'ai jamais regretté mon choix. Mon seul regret est que tu ne sois pas partie avec moi. Si tu voyais comme les pays occidentaux s'insurgent face au traitement que vous subissez... la vie est bien plus sereine ici. J'ai mal au cœur quand je regarde le journal télévisé : toutes ces interdictions doivent te rendre malade, je sais comme tu aimais chanter et danser. J'espère seulement que ton mari n'est pas malveillant envers toi et que tu te portes bien.*

*Je me suis moi-même mariée et j'ai récemment mis au monde un petit garçon nommé Arman\*, puisqu'il signifie pour moi l'espoir de cette nouvelle vie. Je te souhaite tout le bonheur du monde et j'espère que ma lettre te parviendra malgré toutes ces interdictions et ces menaces qui planent au-dessus de vos têtes.*

*Avec tout mon amour,  
Aïsha »*

\* Arman : espoir (en persan)

Une goutte se déposa sur le papier jauni. Des larmes coulaient silencieusement le long des joues de Noor, un mélange de joie et de tristesse qu'elle avait elle-même du mal à définir. Elle lut la lettre encore et encore, voulant graver chaque phrase dans sa mémoire, imprimer chaque mot dans son cœur. C'était la preuve qu'il existait une vie ailleurs, une vie meilleure. Brusquement, Noor ressentit une douleur à la poitrine digne d'un arrêt cardiaque : si elle avait su... si seulement elle avait su... elle aurait fui avec Aïsha sans hésiter cette fois, elle ne serait pas coincée ici, désespérée, à attendre que le manque de liberté la tue.

Alors, elle se mit à pleurer, à pleurer comme elle n'avait jamais pleuré. Elle savait que son mari finirait par l'entendre et tomberait sur la lettre en venant la voir, elle risquait gros pour cette simple enveloppe. Mais à cet instant précis, Noor était fatiguée de se cacher pour survivre. Elle hurla de désespoir et décida qu'elle préférerait plutôt mourir en pleurant librement que continuer à vivre avec le poids de ses regrets.

**Naïs LAPORTE**

# Foutu jeudi

## Prix des collégiens

---

C'était un après-midi où le vent frais faisait ressentir la fin de l'été. J'étais avec mon fidèle ami Maxime. Nous avions grandi ensemble dans le même quartier et passions le plus clair de notre temps ensemble. Nous étions inséparables. Nous nous baladions dans un parc près de chez lui. Le soleil commençait à se coucher et la pénombre devenait lourde. Notre horizon se troubla de plus en plus. Nous arrivions devant une rue peu fréquentée avant de traverser sur le passage piéton. Ma veste me glissa des mains. Comme à son habitude, Maxime regardait son téléphone en scrollant sur les réseaux sociaux. Lorsque nous traversions la route, une voiture bleue, sortie de nulle part, arriva à toute allure sur la chaussée et le percuta de plein fouet. Le temps s'arrêta brusquement. Mon cœur s'accéléra et ma respiration se coupa. Puis, ce fut le trou noir, le vide, le néant. Mon corps n'avait aucune trace visible de l'impact, mais mon cœur était brisé.

Après cela, j'ai passé un temps interminable replié sur moi-même, assis sur mon lit la tête entre les mains, à me refaire le scénario des milliers de fois. Et toujours les mêmes questions revenaient sans cesse : Pourquoi sommes-nous passés par ce

chemin ? Pourquoi avais-je pris cette veste inutile qui détourna mon attention ? Pourquoi ce foutu jeudi ? Pourquoi lui et pas moi ? Bon sang, mais si j'avais su ce qui allait se passer. Si seulement je pouvais remonter le temps... Si, et si, et encore des si qui me hantaient, mais qui ne changeaient absolument rien à la réalité.

Un jour, Nora, la mère de Maxime, me proposa de passer à la maison pour venir récupérer des affaires lui appartenant afin que je puisse garder des souvenirs. Je n'en avais pas envie. En fait, je n'avais envie de rien d'autre que de rester enfermé chez moi dans le noir. Mais il m'était difficile de lui refuser quoi que ce soit vu ce qu'elle traversait. Arrivé dans la chambre de mon ami, le passé me sauta à la gorge. Mes larmes voulaient jaillir tel un torrent déchaîné mais je me contenais atrocement par respect pour Nora. Sur son bureau, je fus instinctivement attiré par son petit cahier marron qui contenait tous les textes qu'il avait écrit depuis tant d'années. A vrai dire, je ne l'avais jamais ouvert avant ce jour. Je l'avais regardé tant de fois déverser ses émotions dedans sans jamais oser lui demander ce qu'il y déposait. Maxime avait un rêve : devenir un artiste mais pas n'importe lequel, un rappeur connu et reconnu. Il me disait toujours que la scène serait sa future maison. Il se voyait avec un micro dans ses mains en train de tout déchirer sur son passage. Je pris avec moi son carnet et quelques photos de nous qu'il avait accrochées au dessus de



sa commode. Puis, je rentrai chez moi assommé par l'émotion.

Les jours qui passèrent se répétaient. Je passais mon temps à lire et relire ses textes, à décortiquer chaque mot pour m'imprégner du peu qu'il me restait de lui. Mais un matin, je me surpris à fredonner une de ces chansons sous ma douche. Une sensation douce mais à la fois étrange et familière m'envahissait. En me regardant dans le miroir, je fus ébahi de découvrir un petit sourire qui s'esquissait du coin de mes lèvres. Et je continuai alors à reprendre mes routines mais je ne pus m'empêcher de le faire en chantonnant. Je m'appliquai à tester des sons, des arrangements afin de trouver la meilleure harmonie possible pour chaque chanson. Je commençais même à faire des enregistrements dans la cave de mes parents. Mon père m'avait installé un petit studio d'enregistrement avec du matériel recyclé, un vieil ordinateur, un ampli et un micro.

Ce qui avait commencé comme un modeste hommage à Maxime dans ma chambre devint une aventure inattendue. Chaque texte qu'il avait écrit, je l'enregistrais comme une prière, une promesse. Et plus je partageais sa musique, sur les réseaux sociaux, plus elle résonnait auprès des autres. Les commentaires affluaient : « Ça me donne des frissons », écrivait un internaute ou encore « On dirait qu'il est toujours là. » À chaque mot, je me sentais

plus léger. Maxime n'était pas juste une absence ; il devenait une voix, une présence universelle et moi, j'étais son messager.

Un soir, alors que j'étais plongé dans un montage, mon téléphone vibra. C'était un appel d'un organisateur de festivals locaux. Il avait découvert mes morceaux et voulait que je monte sur scène devant un vrai public. Mon cœur s'arrêta. Moi ? Sur scène ? Ce n'était pas mon rêve, c'était le sien. Mais en repensant à ses paroles, j'admis que refuser serait trahir tout ce qu'il avait voulu accomplir.

Alors, j'acceptai.

Les jours qui suivirent furent une tempête d'émotions. Je répétais jusqu'à l'épuisement, imaginant Maxime à mes côtés, m'encourageant comme il l'avait toujours fait. Le soir du festival, la salle était comble. Les projecteurs éclairaient la scène, et je sentais une boule dans mon ventre. Je me sentais effrayé et incapable de chanter. Mais Nora était avec moi dans les coulisses. Elle me donna la main en silence et son regard bienveillant me donna la force de ne pas abandonner. Et dès que les premières notes résonnèrent, quelque chose changea. Les mots de Maxime s'échappèrent de ma bouche comme s'ils étaient les miens. Chaque phrase portait son énergie, sa rage de vivre, sa sensibilité. Le public vibrait avec nous. À la fin de ma performance, les applaudissements furent assourdissants. C'est

ce soir-là que tout explosa. Les vidéos de ma prestation circulèrent sur les réseaux, et en quelques jours, elles devinrent virales. On parlait de moi à la télé et des labels m'approchèrent pour enregistrer un premier album.

Maintenant, quand je monte sur scène, je ferme les yeux et je l'imagine, juste là, à mes côtés.

Je sais qu'il me sourit, fier que je continue à faire vivre son rêve. Si j'avais su que ce foutu jeudi allait tout changer, peut-être aurais-je fait autrement. Mais aujourd'hui, je comprends que c'est en acceptant ce qui est arrivé que j'ai trouvé une raison d'avancer.

**Zoé SALINAS**

# Une fausse bonne idée

## Coup de coeur de la Présidente

---

Mon histoire débute au début des années soixante-dix. Retraité depuis peu, je me suis installé dans une cabane en bois au pied du Mont Vert, en Provence, où je tente de créer de nouvelles espèces végétales. Je rassemble ce que mes études, mes explorations et mes recherches liées aux plantes et à la biologie m'ont appris.

J'ai en effet consacré ma vie à cette passion. J'ai voyagé partout dans le monde afin de ramener des plantes endémiques et greffer, chercher et créer. J'ai ainsi rapporté de la Réunion des bois de chenille, de Corse des Népéta agrestes et des Calaments. Un Aloé de Madagascar greffé à des Perovskia de Russie, il y a vingt ans, m'a même permis d'élaborer une herbe à la fois capable d'attirer les moustiques et de produire son propre terreau.

Au milieu des fioles, potions, ballons et mélanges les plus étranges, des gants aux mains et mes lunettes sur le nez, j'aimerais désormais inventer une plante n'ayant aucun besoin en eau et dont les feuilles pourraient aider à la cicatrisation. J'allume ma vieille radio cherchant une station quand soudain, un sujet m'interpelle : "Comment lutter contre la famine ? L'O.N.U. en quête d'un plan pour nourrir la planète" clame une voix lointaine. La famine, quelle

atrocité ! Si seulement on pouvait remédier à une telle cruauté !

Je me remets au travail mais mes plans ont changé. Ma première idée attendra. Moi, le professeur Momo Santo, je vais révolutionner le monde ! Je m'empresse de dessiner mes premiers croquis. Mon objectif ? Engendrer des plantes fruitières qui produiront des fruits au moins cinq fois plus gros que les originels et dont la saveur sera incomparable.

Je teste, mélange, ajoute divers ingrédients... et je réitère les mêmes gestes : secouer, insérer, battre, chauffer...

Je recommence encore et encore, jusqu'à ce que je trouve enfin le compromis parfait. La graine que je viens de mettre au point sera testée dans le jardin jouxtant ma cabane.

Une semaine plus tard, les résultats sont flagrants. Cela fonctionne ! Je plante donc plusieurs dizaines de nouvelles graines.

Seulement dix jours ont passé et je vois mes clémentines grossir, atteindre la taille d'une pastèque en seulement trois jours. Quel bonheur indicible !

Je prends un peu de repos et vais m'asseoir au bord de la rivière. Je contemple l'eau qui ruisselle tout en mesurant l'exploit que je viens d'accomplir.

Pour la première fois depuis ma retraite, je décide de quitter mon refuge afin de proposer mon invention aux habitants les plus proches. Je ne suis pas très à l'aise pour parler mais je fais de mon

mieux pour communiquer.

Mon voisin le plus proche est un jeune homme d'une vingtaine d'années. Sur le seuil de sa porte, je prends mon courage à deux mains. Je frappe trois coups brefs. On m'ouvre et on m'invite à entrer. Ce jour-là, quelques membres de la famille du jeune homme sont venus lui rendre visite. Tous sont maintenant installés autour de moi sur des fauteuils et m'écoutent très attentivement. Je leur conte mon expérience quand soudain un petit garçon s'écrie : « Oh génial, des méga-fruits ! ».

Le même scénario se répète dans quatre autres familles voisines. Je laisse à chacune une graine de méga-kiwi ainsi qu'une de méga-citron.

Le soir venu, je rentre chez moi, épuisé par cette journée d'échanges et de nouveautés.

Le lendemain matin, je retourne m'asseoir près de la rivière et je reste absorbé par ce plaisir. Je pourrais demeurer ainsi des journées entières, à regarder sauter les grenouilles et écouter le ramage des oiseaux. Le soleil commence à décliner et je me décide enfin à rentrer.

Devant ma porte se trouve une enveloppe libellée à mes nom et adresse. Je la ramasse et m'installe dans un fauteuil. Là, délicatement, je décachète le courrier : « À l'attention de Monsieur Santo. Vous avez été sélectionné pour participer à l'émission « Les inventeurs fous ». Nous vous invitons à vous rendre dans notre studio de France Inter, le samedi 20 novembre muni de vos créations et ce, afin d'en

faire la promotion ».

Je ne peux cacher ma stupéfaction.

On frappe alors à ma porte. C'est le jeune voisin à qui j'ai présenté en premier mes méga-fruits. Il a l'air très heureux et m'annonce fièrement qu'il a vu en moi et mes méga-fruits un très grand potentiel, qu'il en a parlé à son cousin qui travaille à France Inter. Il me propose même de m'accompagner à Paris si je le souhaite... Je bredouille des remerciements réalisant à peine ce qui m'arrive.

La veille de notre départ pour Paris, je suis envahi par une peur indescriptible. J'essaie de retrouver mon calme en contemplant la nature qui m'entoure... En vain.

Cela fait bien longtemps que je n'ai pas pris l'avion. La dernière fois date de mon expédition dans le nord de Singapour en 1947. Mon jeune voisin tente quelques paroles rassurantes. L'avion décolle déjà, le paysage s'éloigne, les plus hauts immeubles paraissent maintenant minuscules.

Une heure et demie plus tard, nous sommes à la capitale et nous nous rendons en taxi aux studios de radio.

On m'accueille très chaleureusement avant de débiter l'interview.

Arrivé dans le studio d'enregistrement, la présentatrice parle de moi en des termes élogieux et me présente comme « l'inventeur des méga-fruits », « le futur de l'agriculture », « un véritable magicien ».

Après cette interview, les retombées furent conséquentes : des milliers de commandes de graines furent passées.

C'était il y a un an maintenant.

Ce matin, je me réveille et me rends, comme à mon habitude, au bord de ma précieuse rivière. Mais celle-ci est sèche maintenant. Plus une goutte d'eau ne coule, plus aucune plante ne pousse et mes amies les grenouilles ont disparu.

Ah... Si j'avais su ! Je n'aurais jamais mené cette expérience, celle qui a tari cette belle rivière et mené à la disparition de nombreuses espèces. Je pensais bien faire mais à la place j'ai abîmé la seule chose qui m'animait. J'ai voulu manipuler la nature mais je l'ai finalement détruite.

**Lina ZINGHINI**



# *Pœurs*

## Prix du libraire Charlemagne Lycéens

---

Mon grand-père m'appelait « mon petit cœur » et j'aimais cette idée de n'être rien qu'à lui. J'aimais cette idée d'être logé dans sa poitrine et de me battre pour sa vie.

Il m'avait appris l'âme des mots, la musique des tableaux, la couleur du piano et décorait d'un rire chacun de mes souvenirs. Sa voix habillait mes soirées d'histoires sans fin, de poèmes divins. A l'écouter parler, le monde n'était rien que le creux de sa main.

Il avait dans les yeux une fougue juvénile, dans le regard, l'espoir. A l'angle de ses paupières, en rayons de lumière, s'épalaient des éclairs. Son front abritait des vallées, ses mains, les marques de son passé. Le blanc de ses cheveux terminait son portrait d'une touche nacrée.

Il suffisait d'un geste, il suffisait d'un mot pour que tout apparaisse, posant son œil sur un rien qu'il transformait en tout. Il voyait en chaque instant une nécessité d'exister, un besoin de bannir la morosité du quotidien. Chaque dîner était une raison de s'éprendre du présent. Il commençait généralement par l'exposé de son récit durant l'entrée. Sous des termes grandiloquents, il évoquait un prince, un siècle, une idée qu'il développait jusqu'à satiété. Déployant par la suite maintes péripéties, il

assaisonnait notre plat principal devenant sous les arômes de ses mots un mets des plus élaborés. Dès lors qu'arrivait le dessert, la saveur d'un épilogue heureux ravivait nos papilles d'une note sucrée. Mais les dîners que je préférais étaient ceux où il me laissait croire que j'étais cet aventurier qu'il dépeignait, après que je lui eu raconté mon insipide journée. S'exclamant, s'offusquant, s'affolant, il tirait soudainement sa chaise et finissait par s'y dresser, un bras levé pour mimer une épée. Ma grand-mère, feignant la colère, mettait fin au dernier acte du drame d'un écolier. On entendait mon rire s'envoler dans le noir, éclaircir la nuit et habiter mes rêves.

Un soir pourtant, l'histoire s'était faite un peu plus triste, les mots un peu plus lents, les gestes un peu moins grands.

Mes parents, ce soir-là, avaient pris un ton gris pour me parler de lui.

Je l'avais retrouvé quelques jours plus tard mais une éternité semblait nous séparer.

Ses phrases se courbaient, ses pensées s'affaissaient. Le temps creusait ses tempes et pliait son sourire. Il se refusait à prononcer devant moi le nom de celle qu'il fuyait depuis longtemps, mais je l'avais compris, elle s'insinuait en lui, la maladie. Tout ce que je sublimais par le passé s'offrait devant mes yeux comme une insupportable et inconcevable réalité. La tragédie avait gagné sa vie. Le dramaturge avait quitté sa plume.

J'entendais quelquefois la voix de mon grand-père résonner en moi et je l'écoutais, me remémorant ces soirées qui s'étaient éternisées peut-être un peu trop tard et qui n'auraient pas dû. J'appris alors le temps, le silence de l'absence.

Nous restions des heures côte à côte, sans que personne n'osât engager la scène, n'osât prononcer sa réplique. Parfois, il se levait, difficilement, pour allumer son vieux tourne-disque. Au bout d'un court instant, je l'entendais, toujours cette même musique, cette voix, ces paroles : « les vieux ne parlent plus ou alors seulement parfois du bout des yeux... ». Brel envahissait la pièce, comblait notre vide et je crois que c'est à moi qu'il s'adressait. Aux mêmes mots toujours et à ceux-là seulement, une larme fuyait du regard de mon grand-père. Alors que j'aurais dû m'en désoler, je m'en réjouissais. Elle était la preuve qu'il conservait en son cœur sa chaleur, sa vie, qu'il n'était pas parti, ne m'avait pas laissé. Elle arrosait ses joues d'une fine pellicule, la lumière y trouvait de quoi briller. Elle était là pour me dire qu'il ne m'avait pas abandonné, pas encore. Il serrait généralement sa main sur mon poing. Mes yeux s'attardaient sur ses tremblements, là où avaient éclos ses « fleurs de cimetière ».

Les premiers mots qu'il m'adressa à nouveau n'éclipsaient pas son crépuscule prochain. Cependant, il ne s'attardait guère sur ce tragique dénouement. Non, il me parlait de demain, de ces

jours qui m'attendaient, de ces rayons qui n'étaient pas encore nés, de cette pluie nouvelle qui bientôt ruissellerait sur mon visage enfantin. Il me parlait de contrées lointaines, de rencontres certaines. Il me parlait de tout ce temps qui me restait, de ces moments à venir, de ces rêves à réaliser. Il me parlait de ce qui m'attendrait lorsque le rideau serait tombé. Mais que ferais-je de ces soirées muettes, de ces tableaux inaudibles, de ce piano illisible ? Que ferais-je de mes repas trop amers, de mes journées trop lisses ? Que ferais-je de ma vie sans lui ? Lui mon conteur, lui mon gardien, lui mon passeur.

M'offrant chacun des battements de son cœur, il m'apprit à rejeter la patience. Il m'apprit à prononcer ces paroles qui n'auraient jamais osé franchir mes lèvres. Il m'apprit l'audace et l'enthousiasme, l'irrévérence et le panache. Il m'apprit à être un enfant, en somme à être lui.

Si j'avais su...

La plume s'égare aussi dans la trame de notre histoire. Le hasard s'invite dans le script de nos jours. Parfois, l'ordre des choses n'est pas suivi, lui qui pourtant paraissait évident. Je l'avais préparé à sa vie, je l'avais préparé à ma mort mais il ne m'avait pas préparé à la sienne. Il avait cessé de jouer lors de son premier acte... Mon novice dramaturge s'était tragiquement retiré et m'avait laissé seul, moi, son

grand-père désormais orphelin. Si j'avais su... Je ne savais que faire de ce long monologue qu'il me restait à prononcer. J'écris alors pour lui, pour que dans ce silence, je retrouve son enfance. Couchant sur le papier ces mots qui lui appartenaient, je fais battre son souvenir au creux de ma poitrine.

*Je l'appelais « mon petit cœur » et je pleurais cette idée d'être tout pour lui.*

**Sixtine VAZEL**

# Le poids du temps

Prix du libraire Charlemagne Collégiens

---

Ce soir-là, le ciel était d'une teinte presque irréelle. La chaleur douce d'un été qui s'achève répandait une lumière dorée sur les visages des jeunes assis autour de moi. Les guirlandes de lumière scintillaient au-dessus de nos têtes, la musique, douce et lointaine, berçait nos discussions. On riait, on parlait, on s'enivrait de l'instant. Mais au fond de moi, quelque chose me disait que ce moment avait un goût particulier. Une sorte de douce mélancolie que je n'arrivais pas à expliquer.

Je fais partie de cette génération que l'on dit "connectée". Nous avons grandi avec des promesses infinies, des rêves d'accomplir l'impossible, de tout réussir. Pourtant, tout semblait si fragile. Ce soir-là, j'étais entourée de mes amis de toujours, ceux avec qui je pensais que rien ne pourrait jamais changer. Mais je savais au fond de moi que tout était éphémère, que le vent qui soufflait emportait avec lui des instants que nous prenions pour acquis.

Si j'avais su que cette soirée serait l'une des dernières où nous serions tous réunis, j'aurais peut-être agi différemment. J'aurais écouté, j'aurais pris le temps de savourer chaque rire, chaque parole échangée. Nous nous étions déjà perdus, peu à

peu, dans nos écrans, dans nos vies parallèles. Nous étions là, ensemble, mais souvent plus connectés à ce qui se passait à l'autre bout du monde qu'à ce qui se passait dans notre bulle d'amitié. Je l'avais senti, cette distance imperceptible mais bien présente, et pourtant, je n'avais rien dit. Parce que, comme tout le monde, je croyais que tout cela durerait, que demain nous offrirait une autre chance.

Les regrets arrivent sans crier gare. Un jour, tu t'aperçois qu'il est trop tard pour revivre ces moments. Je pense à ces soirées passées à scroller, à ces heures volées, à ces conversations qui n'ont jamais été réellement partagées. Dans nos poches, plus de notifications que de souvenirs. Nous avons troqué la chaleur d'un instant pour la froideur d'un écran. Et dans cette course à être toujours plus, toujours ailleurs, nous avons oublié d'être vraiment là, ici, maintenant.

Si seulement nous avions su...

Je me souviens encore de la première fois que j'ai vu Aurore. Elle était dans ma classe, un peu à l'écart, un regard intense et une façon si particulière d'interpréter la réalité. J'avais remarqué ses dessins, ces croquis qu'elle faisait pendant que les autres parlaient ou riaient.

Puis, un jour, elle n'était plus là. Personne ne semblait vraiment s'en soucier. Quand j'ai demandé où elle était passée, on m'a répondu vaguement qu'elle avait changé d'école, déménagé. Et c'est tout.

Le vide qu'elle a laissé m'a frappée plus tard, quand j'ai réalisé que je ne savais rien d'elle. J'aurais pu lui parler, comprendre ce qu'elle voyait dans ses dessins, ce qu'elle ressentait. Mais je n'ai rien fait. Elle est devenue le symbole d'un regret silencieux, celui de tout ce que j'ai laissé filer par peur ou indifférence. Et parfois, quand je vois un carnet de dessins ou une silhouette discrète au loin, je me surprends à chercher son visage, comme si je pouvais encore réparer ce qui a été perdu.

Nos décisions, petites ou grandes, façonnent nos vies de manière insoupçonnée. Chaque chemin que l'on choisit est une dissolution, une vie qui se dissocie de l'autre, une autre version de nous-mêmes qui s'éloigne. Si j'avais su que ce soir-là serait notre dernier véritable moment ensemble, j'aurais tendu la main, j'aurais osé cette simple conversation. Mais la peur de l'inconnu, la crainte de faire fausse route, m'a paralysée. Et le temps m'a échappé.

Le temps, ce complice silencieux. Il nous regarde courir, il nous accompagne sans jamais nous rattraper. À treize ans, on croit qu'il est infini, qu'il nous attend, qu'il nous donnera toujours une seconde chance. Mais il n'y a pas de retour en arrière. Chaque minute, chaque seconde qui passe est un instant qui ne reviendra jamais.

Nos regrets, même s'ils sont lourds, ne sont pas des



fardeaux. Ils sont des guides, des lumières qui nous montrent la voie à éviter. Ce sont des leçons que nous apprenons en silence, dans la solitude de notre propre réflexion. Mais pour cela, il faut comprendre. Comprendre que le temps est précieux, que les moments ne se laissent pas capturer à volonté. Comprendre qu'aimer, vivre, c'est aussi savoir s'arrêter et regarder autour de soi.

Je me suis promise, ce soir-là, en observant la lueur des guirlandes et les visages familiers de mes amis, de ne plus jamais laisser filer un instant sans le savourer. Parce que je sais que chaque sourire partagé, chaque rire entendu, chaque regard échangé est un trésor fragile.

Et si je peux transformer mes regrets en une promesse, c'est celle de vivre plus fort, d'aimer plus profondément, de ne plus jamais laisser le temps m'échapper sans le savourer.

J'imagine un jour, dans plusieurs années, où je reviendrai ici. Peut-être que le lieu aura changé, que les guirlandes ne seront plus là, que la musique sera remplacée par un silence inhabituel. Peut-être que mes amis auront pris des chemins si différents que nos souvenirs communs sembleront appartenir à une autre vie.

Ce qui reste, ce sont des impressions, des éclats de lumière, des rires lointains. Ces fragments me

rappellent que le temps, bien que cruel, est aussi généreux. Il nous donne ces instants précieux qu'il faut apprendre à reconnaître et à chérir.

Ce soir-là, sous les guirlandes scintillantes, j'ai pris conscience d'une chose essentielle. La vraie magie réside dans l'instant présent. Elle ne se trouve pas dans les promesses de demain ni dans les souvenirs d'hier, mais dans cette fraction de seconde où tout semble suspendu.

Alors, si j'avais su plus tôt, aurais-je vraiment agi différemment ? Peut-être pas. Peut-être que cette prise de conscience, ce poids du regret qui m'enveloppe, est une étape nécessaire pour grandir. Mais ce que je sais, c'est qu'à partir de maintenant, je ne laisserai plus aucun moment me filer entre les doigts.

Parce que la vie est courte, bien plus courte qu'on ne le pense à treize ans.

Et maintenant que je sais, je suis prête à vivre avec les regrets, non pas comme des fardeaux, mais comme des rappels de tout ce qu'il me reste à accomplir, à ressentir, à partager.

**Thaïs MONCOMBLE**



## Médiathèque Villa-Marie

447, avenue Aristide Briand - 83600 Fréjus

[www.bm.esterel-mediatem.fr/04.94.51.01.89](http://www.bm.esterel-mediatem.fr/04.94.51.01.89)

[s.bibliotheque@ville-frejus.fr](mailto:s.bibliotheque@ville-frejus.fr)

---

Concours original conçu et organisé  
par la Médiathèque Villa-Marie  
Direction de l'Action Culturelle  
sous l'égide de la Ville de Fréjus